

sulmans ils sont restés comme tous les nomades du désert. Mais leur religion n'est ni gênante ni rigide. Ils prient peu, et ne s'astreignent ni aux jeûnes ni aux ablutions; ils n'ont guère de musulman que le titre.

BARBARIE-MUSCAT s. f. (bar-ba-ri-muska). Hortie. L'une des variétés de pommes qui entrent dans la fabrication du cidre dit des cinq pommes.

BARBARIGO (Augustin), doge de Venise, de 1486 à 1501. Sous son administration, le royaume de Chypre fut réuni aux Etats de Venise, par la cession de la reine, qui était de la maison vénitienne de Cornaro, et qui reçut pour dédommagement une pension de 8,000 ducats. L'invasion de l'Italie par Charles VIII entraîna ensuite Venise dans une guerre continentale, pendant que les Turcs lui enlevaient ses provinces grecques.

BARBARIGO (Grégoire), cardinal, né à Venise en 1625, mort en 1697. Evêque de Bergame en 1657, il mérita par sa charité le surnom de nouveau *Charles Borromée*, et fut ensuite appelé au siège de Padoue, où il institua un séminaire, qu'il dota et pourvut de professeurs pour les langues orientales. On a de lui vingt-cinq lettres adressées à Magliabecchi.

BARBARIGO (Jean-François), savant cardinal, neveu du précédent, né à Venise en 1658, mort en 1730. Il avait été deux fois ambassadeur à la cour de Louis XIV, entra dans les ordres et devint cardinal et évêque de Vérone, puis de Padoue. Il aimait et protégeait les lettres, fit imprimer à ses frais un grand nombre d'éditions, et exécuter un magnifique ouvrage orné de portraits et consacré à retracer l'histoire de ses ancêtres.

BARBARIN s. m. (bar-ba-rain — rad. *barbarie*, nom géogr.). Métrol. Monnaie des Arabes d'Espagne, qui s'introduisit en France sous les Carolingiens. Monnaie frappée à Limoges depuis le commencement du x^e siècle jusqu'à la fin du xiii^e, et qui était ainsi nommée parce qu'elle portait pour type la figure barbe et vue de face de saint Martial, patron de la principale abbaye de la ville.

Ichtyol. Nom vulgaire de quelques poissons de différents genres, dont les mâchoires sont garnies de barbillons, et qui s'appliquent particulièrement à une espèce de silure et aux petits barbeaux.

BARBARINE s. f. (bar-ba-rine — rad. *barbe*). Bot. Nom vulgaire d'une variété de courge : En général, le fruit des BARBARINES est plus gros que celui de la cougourdette. (V. de Bonmarc.) On dit aussi BARBARESCUE.

BARBARISANT (bar-ba-ri-zan) part. prés. du v. *Barbariser* : L'invasion progressive des spiritueux et des narcotiques se fait inévitablement, avec des résultats divers, selon les populations, ici obscurcissant l'esprit, là BARBARISANT sans retour. (Michelet.)

BARBARISÉ, ÉE (bar-ba-ri-zé) part. pass. du v. *Barbariser* : Peuple BARBARISÉ.

BARBARISER v. a. ou tr. (bar-ba-ri-zé — rad. *barbare*). Néol. Rendre barbare : L'usage des narcotiques BARBARISE les Chinois. Des espèces les plus douces l'homme a fait d'horribles carnages, les a ensauvagés et BARBARISÉS pour toujours. (Michelet.)

— Jeter dans un état de barbarie, dans une extrême grossièreté de mœurs : Les barbares et leurs dieux ne parlaient pas, hurlaient ou soufflaient dans ces instruments qui brouillaient la pensée et BARBARISAIENT l'âme. (Michelet.) Rendre grossier, inculte, sans goût :

Barbariser son style, empenner son génie.

Et, comme ses lecteurs, flouer la prosodie.

VIENNET.

— v. n. ou intr. Parler d'une façon barbare; faire des barbarismes : Le collège est une maison où L'ON BARBARISE huit ou dix ans durant.

BARBARISME s. m. (bar-ba-ri-sme — rad. *barbare*). Gramm. Expression vicieuse, ou tour étranger à la langue : Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le BARBARISME. (La Bruy.) Il est des BARBARISMES et des solécismes qu'il est moins fâcheux de conserver qu'il ne le serait de les effacer. (Litttré.) Grâce à de nombreux BARBARISMES, les rabbins ont réussi à se former un vocabulaire assez complet. (Renan.) En latin, tout ce qui n'est pas grammaticalement régulier est décidément BARBARISME. (Renan.)

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme. BOILEAU.

— *Barbarisme de mot*, ou simplement *barbarisme*. Emploi d'un mot altéré dans sa forme ou n'appartenant pas à la langue : Un BARBARISME heureux reste dans une langue, sans la défigurer; des solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. (Chateaub.) Le mot déesse serait en hébreu le plus horrible BARBARISME. (Renan.) Barbarisme de phrase, ou simplement *barbarisme*. Manière de parler opposée aux règles de la grammaire.

— Par anal. Faute contre les règles ou le goût : Ce morceau de musique est plein de BARBARISMES.

— Fig. Incongruité, chose réprochée par la règle ou le goût : Des incongruités de bonne chère et des BARBARISMES de bon goût. (Mol.) Pour sortir d'embarras, il se permit, avec les personnes qui l'aiment, des BARBARIS-

MES de conscience enterrés dans les mystères de la vie privée. (Balz.)

— **Encycl.** Il est assez difficile d'établir une distinction bien tranchée entre les fautes de langage qui constituent un *barbarisme* proprement dit et celles qu'on doit comprendre parmi les *solécismes*. A ne consulter que l'étymologie, ces deux mots devraient être parfaitement synonymes, puisque les barbares étaient pour les Latins ce que les habitants de *Soli*, ville de Cilicie, étaient pour les Grecs, c'est-à-dire des étrangers qui parlaient mal, parce qu'ils ne connaissaient pas bien la langue. Cependant, l'usage n'a point admis cette synonymie parfaite : il y a des fautes qui sont des *barbarismes*, il y en a d'autres qui sont des *solécismes*; mais il y en a aussi pour lesquelles il est assez difficile de dire quel est celui de ces deux mots qui convient le mieux. Tout le monde est d'accord pour ranger parmi les *barbarismes* : 1° un changement de quelque importance apporté par ignorance dans la forme d'un mot, lorsque cette forme est fixée depuis longtemps dans la langue, comme lorsqu'on dit *rébarbaratif* au lieu de *rébarbatif*, *coutumace* pour *contumace*, *pierrre de lierre* pour *pierrre de lias*, il *véguit* pour il *vécuit*, *je revétis* (au présent) pour *je revêts*; 2° l'emploi d'un mot pour un autre ayant avec le premier quelque ressemblance de forme seulement, comme *corps* aux *pieds* pour *cor*, il a *recouvert* la vue pour il a *recouvré*; 3° l'emploi irrégulier de certains dérivés que l'usage n'admet point, tels que *élogier* de *éloge*, *boitation* de *boiter*, au lieu de *claudecaution*, etc.; 4° tout mot pris dans un sens que les bons dictionnaires n'admettent pas, comme *conséquent* pour *considérable*, ou *boyaux* pour *entrailles*, dans la phrase : *Vous avez pour moi des boyaux de père*. Tout le monde s'accorde aussi à donner le nom de *solécismes* aux fautes suivantes : 1° un présent du subjonctif, quand la syntaxe demande l'imparfait : *Je craignais qu'il ne m'entende*, pour *qu'il ne m'entendît*; 2° le singulier ou le pluriel, quand la syntaxe demande un autre nombre : *Le plaisir et la douleur se succède*, au lieu de *se succèdent*; *les fleurs le plus belles*, pour *les plus belles*; 3° un genre employé pour l'autre, quand cette faute résulte, non d'une erreur commise sur un mot unique, mais de l'ensemble même des mots qui constituent la phrase : *Un père ou une mère se montreraient plus indulgent*, au lieu de *indulgent*. On peut dire, d'une manière générale, que les fautes de construction sont toujours des *solécismes*, si l'on entend par là celles qui consistent uniquement dans de faux rapports établis entre plusieurs mots d'une phrase, contrairement aux règles de syntaxe proprement dites; mais nous allons voir bientôt que ce principe lui-même ne suffit pas encore pour décider tous les cas douteux.

Le dictionnaire de l'Académie compte parmi les *barbarismes* l'emploi d'un auxiliaire pour un autre, dans les temps composés de certains verbes : *Je m'en ai douté*, pour *je m'en suis douté*, par exemple. C'est un *barbarisme*, en effet, si l'on considère *ai douté* comme équivalent à un mot unique; mais, si l'on y voit deux mots distincts, ce serait plutôt un *solécisme*, puisque c'est la syntaxe qui commande d'employer l'auxiliaire être dans les temps composés des verbes pronominaux, et puisqu'il n'y a là qu'un faux rapport établi entre l'auxiliaire et le participe. Dumasais cite la phrase : *Il arriva auparavant midi*, comme contenant un *barbarisme*, et pourtant encore on pourrait n'y voir qu'un *solécisme*, puisque c'est une règle de syntaxe qui défend de placer un substantif, comme complément, immédiatement après un adjectif, on pourrait dire, pour concilier les deux opinions, qu'il y a *barbarisme*, si celui qui parle ainsi s'imagina que *auparavant* veut dire *avant*, mais qu'il y a *solécisme*, s'il croit seulement qu'il n'est pas défendu de donner un complément direct à un adjectif, distinction, d'ailleurs, qui serait plus subtile qu'importante. Le même Dumasais compte encore parmi les *barbarismes* cette phrase tout anglaise de construction : *Est pas le roi allé à la chasse?* pour *le roi n'est-il pas allé à la chasse?* Il est certain que l'Anglais qui parle ainsi se montre *barbare*, c'est-à-dire étranger au génie de notre langue; mais, au fond, son ignorance porte ici sur la construction seule, et non sur les mots : il y aurait donc de bonnes raisons pour qualifier sa faute de *solécisme*. Comment, enfin, devrions-nous qualifier ces fautes si communes dans la classe populaire : d'*excellentes légumes*, une *clair brillante*, une *belle paraphe*, un *sentielle endormi*, etc.? On pourrait encore lui recourir à la même distinction subtile que nous avons déjà faite : ce sont des *solécismes*, si l'on considère ensemble le substantif et l'adjectif, pour examiner comment ils sont unis; ce sont des *barbarismes*, si l'on arrête son attention sur le substantif seul, pour constater qu'il est mal connu dans sa nature propre, telle qu'elle est fixée dans la langue.

Nous avons dit que, pour qu'il y ait *barbarisme* quand on apporte un changement dans la forme des mots, il faut que cela soit fait par ignorance. Personne, en effet, n'oserait dire que Voltaire faisait un *barbarisme* quand il écrivait *François* au lieu de *François*, j'avais au lieu de *j'avais*; ni que celui qui, le premier, a proposé d'écrire *abyme* pour *abyss*, *porte-feuille* pour *porte-feuilles*, ait fait acte de *barbarie*. En général, toute forme nouvelle proposée sciemment, dans le but de régulariser

ou d'enrichir la langue, est un *néologisme*, et ne doit pas être réputée pour une faute de langue. Ce n'est pas à dire que tous les néologismes doivent être admis; mais, s'il y en a de blâmables, ce sont des erreurs qui ne doivent jamais être confondues avec les *barbarismes*. Enfin, nous avons dit aussi que le changement dans la forme des mots devait avoir quelque importance, et par là nous avons voulu faire entendre qu'il ne fallait pas confondre avec les *barbarismes* les simples fautes d'orthographe : ainsi, celui qui écrit ce dernier mot sans *h*, celui qui met *moisieu* pour *monsieur*, *ceur* pour *cœur*, *trajédie* pour *tragédie*, etc., n'est point précisément un *barbare* pour la langue; il aurait seulement besoin de retourner à l'école et de s'asseoir quelque temps sur les bancs.

Voltaire distinguait des *barbarismes* de mots et des *barbarismes* de phrases; mais les fautes qu'il comprenait sous cette dernière dénomination sont généralement rangées aujourd'hui parmi les *solécismes*.

Tout ce que nous venons de dire sur les mots *barbarisme* et *solécisme* est passablement embrouillé, nous en convenons franchement. C'est ce que Voltaire appellerait avec raison de la *métaphysique*. Notre tort est d'avoir voulu donner un résumé de toutes les opinions, qui sont, il faut l'avouer, singulièrement contradictoires. Aussi éprouvons-nous, en terminant, le besoin de résumer, en quelques lignes, ce qui n'a nullement été dit plus haut. Nous serions désespéré d'entendre les lecteurs du *Grand Dictionnaire* nous dire, comme le dindon de la fable :

Je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien.

Essayons donc d'éclairer la lanterne. Il y a *solécisme* lorsque, dans une phrase, un mot n'est pas assujéti à un autre selon les lois de la concordance et celles du régime; il y a *barbarisme* toutes les fois qu'un mot présente quelque chose de vicieux par lui-même, soit dans sa structure, dans sa forme, dans les sons qui le constituent, soit dans l'idée principale ou les idées accessoires qu'on y attache; mais c'est toujours indépendamment des relations que ce mot peut avoir avec tout autre mot contenu dans la phrase. D'après cette distinction, c'est avec raison que l'Académie définit le *solécisme* « faute contre la syntaxe », et le *barbarisme* « faute de langage qui consiste soit à se servir de mots forgés ou altérés, soit à donner aux mots un sens différent de celui qu'ils ont reçu de l'usage ».

Comme exemples de *barbarismes*, nous citerons : *ormoire, brévue, colidor, dartre, ferlaté, poturon, canegon, neitille, gister, ruelle de veau, trémontane, faignant, pipie, secoupe, Montparnasse, ourgandi, tulyer, clérinette, verlope, décesser, embrouillamini, rétamé, réapproprier, raiguier, géane, enclinte, perclue, maline, bouillu, senti, levier, Saint-Sulpice*, etc., etc., pour *armoire, brévue, corridor, dartre, ferlaté, potiron, caleçon, lentille, gèster, ruelle de veau, tramontane, faignant, pépie, soucoupe, Montparnasse, organdi, tulyer, clarinette, varlope, cesser, brouillamini, élamé, approprier, aiguiser, géante, encline, percluse, maligne, bouilli, senti, évier, Saint-Sulpice*, etc., etc. Toutes ces fautes relèvent du dictionnaire, et n'ont aucun rapport avec la syntaxe.

Comme exemples de *solécismes*, nous citerons : *Il a davantage d'esprit que de jugement. Vers les midi, vers les minuit. Il cherche à plaire et à se faire aimer de sa cousine. Il faudrait qu'il parte, etc., pour : Il a plus d'esprit que de jugement. Vers midi, vers minuit. Il cherche à plaire à sa cousine et à s'en faire aimer. Il faudrait qu'il partît, etc.* Tous les vices de langage qui sont en dehors de ces catégories distinctes s'appellent *fautes, impropriétés de termes*, etc.

BARBARIUM, nom latin d'un promontoire de la Lusitanie, auj., cap Espichel.

BARBARO (François), magistrat et littérateur italien, né à Venise en 1398, mort en 1454. Dès l'âge de dix-huit ans, il avait acquis une connaissance parfaite de la langue latine et de la langue grecque, et il prononça, à Padoue, des discours latins qui obtinrent l'admiration générale. En 1424, il complimenta en langue grecque l'empereur Paléologue, qui fut charmé de l'éloquence avec laquelle il savait manier cette langue. Son savoir et son mérite le firent nommer successivement podestat de Trévise, de Vicence, de Vérone, et lui firent confier d'importantes missions diplomatiques. Comme capitaine de Brescia, charge qu'il exerça pendant trois ans, il soutint avec grand courage un siège fameux contre Piccinino, général du duc de Milan. Enfin, après avoir exercé plusieurs autres emplois honorables, il fut nommé procureur de Saint-Marc. Quelle que fût sa renommée comme orateur, on raconte néanmoins qu'il lui arriva un jour de se trouver réduit au silence dans une occasion très-importante : il devait haranguer Philippe, duc de Milan, et après avoir prononcé les mots : *Magnum est nomen tuum, princeps maxime, in universa terra*, la mémoire lui manqua tout à coup, et il resta court. On a de lui : *De re usoria*, ouvrage qui fut traduit en français par Martin Du Pin; *Francisci Barbati et aliorum ad ipsum epistola*; enfin, une *Histoire du siège de Brescia*, publiée en latin sous le pseudonyme d'Evangelista Manelmo.

BARBARO (ERMOLAO I^{er}), savant italien, qui a souvent été confondu avec le suivant, et qui appartenait à une famille noble de Venise. Il fut élevé avec soin, et eut pour précepteur le célèbre Guarini, de Vérone, sous lequel il fit de rapides progrès. Il entra ensuite dans les ordres, passa par les divers grades ecclésiastiques, reçut le titre de protonotaire apostolique, fut ordonné prêtre, et, jeune encore, fut nommé à l'évêché de Trévise, poste qu'il conserva pendant dix ans. De là, il passa au siège épiscopal de Vérone. Son entrée en fonctions fut signalée par le discours d'un juriconsulte, Georges de Lazise; Ermolao y fit une réponse dans laquelle il donne sur lui-même quelques détails biographiques, tout en jouant sur le nom de sa famille, Barbaro. Ce discours, avec la réponse, qui sont encore inédits, se trouvent dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris. Ermolao mourut en 1471, comme le prouve son épitaphe, rapportée par Ughelli. Indépendamment de sa réponse à Georges de Lazise, on trouve, dans les bibliothèques, d'autres ouvrages de lui, qui n'ont pas encore été imprimés.

BARBARO (ERMOLAO II), de la même famille que le précédent, naquit à Venise en 1454. Il eut pour précepteur le célèbre Matthieu Bosso, chanoine régulier de Latran. Il avait à peine huit ans, lorsque son père l'envoya à Rome, où il étudia pendant dix ans sous Pomponius Lætus. Au bout de ce temps, il composa un *Traité sur le célibat*, traité qui n'a pas encore été imprimé. De retour dans sa patrie, il fut envoyé à Padoue pour y achever ses études. C'est là qu'il fit, à l'âge de dix-neuf ans, sa traduction de la Paraphrase de Théophraste sur Aristote : cette traduction ne parut que sept ans plus tard. En 1477, nommé à la chaire de philosophie dans l'université de Padoue, il y fit, au milieu d'un grand concours d'auditeurs, des leçons sur la morale d'Aristote. Revenu, en 1479, à Venise, il y continua ses travaux sur le célèbre philosophe grec et sur d'autres écrivains. Il s'y trouvait encore en 1482, époque à laquelle il copia, dans l'espace de trente-sept jours, le célèbre manuscrit d'Athénée, d'où proviennent tous les autres. Cette copie est conservée aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Paris, et a servi à Lefebvre de Villebrune pour son édition d'Athénée. Quelques années après, la peste, obligea Ermolao de se retirer à Padoue, où il entreprit l'explication des poètes et des orateurs grecs. Nommé, en 1486, pour aller, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, complimenter l'empereur Frédéric III et Maximilien d'Autriche, qui venait d'être élu roi des Romains, il prononça, à Bruges, un discours qui lui fit beaucoup d'honneur, et le nouvel empereur lui donna le titre de chevalier. La manière distinguée dont il s'était acquitté de cette mission le fit choisir plus tard pour aller en ambassade à la cour de Ludovic Sforza, duc de Milan, où son aïeul et son père avaient été avec la même qualité. Il revint ensuite à Venise, et, au bout d'un an, il fut nommé ambassadeur ordinaire de la République auprès du pape Innocent VIII. Ce dernier le nomma patriarche d'Aquilée, dignité que Barbaro eut l'imprudence d'accepter, sans en avoir préalablement obtenu l'assentiment du sénat de Venise. Il fut proscrit, et on confisqua ses biens. En outre, il lui fut enjoint d'avoir à renoncer à ce patriarcat; autrement son père, qui était alors procureur de Saint-Marc, serait également privé de ses biens et de toutes ses dignités. Cette menace effraya Ermolao, qui se hâta de résigner entre les mains du pape la dignité qui lui avait été conférée, et il resta à Rome, où il chercha des consolations dans l'étude et le travail. Il mourut de la peste, le 14 juin 1495, dans une maison de campagne des environs. Il n'était âgé que de trente-neuf ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tous écrits en latin, suivant la mode adoptée par les savants du x^e siècle, et dont plusieurs sont inédits. On en trouvera le catalogue dans les *Mémoires de Nicéron* (t. XIV, p. 20 et suiv.). Le principal, intitulé *Castigationes Pliniane*, a été imprimé à Rome en 1492. Trithème prétend qu'il avait composé près de douze mille vers. On n'en a rien imprimé, à l'exception d'une épiграмme en quatre vers sur la mort de Rodolphe Agricola. Quant à ses lettres, on en conserve un certain nombre à la bibliothèque Laurentine de Florence, lettres d'après lesquelles on voit qu'il était en correspondance avec les hommes les plus célèbres de l'époque : Ange Politien, Pic de la Mirandole et Marsile Ficin.

BARBARO (Josaphat), voyageur et diplomate vénitien, mort en 1494. Il se livra d'abord au commerce, et fit un voyage à Tana, aujourd'hui Azof. La république de Venise le nomma ensuite son agent consulaire en Tartarie, où il resta seize ans. Plus tard, il alla en Perse pour diriger Ussun-Cassan dans la guerre contre les Turcs. Il publia ensuite une relation fort curieuse de tous ses voyages, et Alde Manuce l'a imprimée dans une collection qui est assez rare aujourd'hui.

BARBARO (Daniel), prélat italien, né à Venise en 1513, mort en 1570. Il fut chargé, en 1548, d'une ambassade auprès d'Edouard VI, roi d'Angleterre. En 1550, le pape Jules III le nomma coadjuteur du patriarche d'Aquilée, et dès lors il prit le titre de patriarche élu d'Aquilée; mais il mourut avant le titulaire Jean Grimani. Il était mathématicien, philo-